aurait l'artiste effrayé, il voulait parler, mais n'articulait que des vagues.

Au bout de dix minutes, il parvint à se remettre.

—Monsieur Adrien, dit-il alors, il faut que vous me cédiez ce fusil.

—Mais vous savez bien que c'est impossible ! fit l'artiste.

—Oh ! je ne marchanderais pas, reprit le nabab. Quelle que soit la somme que vous exigiez, parlez, je suis prêt à vous la donner.

—Quand vous m'offririez les mines de Golconde, répliqua Adrien, je ne pourrais pas les accepter ; j'ai promis de ne pas m'en dessaisir...

—C'est juste ! lit le prince avec accablement. Pardonnez-moi... je ne voulais, pas vous faire injure. Vous avez raison, il faut le garder précieusement. Eh bien ! je vous laisse, mon cher monsieur ; je sais tout ce que je voulais savoir... je vous remercie...

Et il se dirigea vers la porte d'un pas incertain.

—Je suis vraiment désolé, reprit-il, de vous avoir donné le spectacle de ma faiblesse, mais je ne comprends pas moi-même... Surtout, recommanda-t-il, rappelez-vous que tout ceci est entre nous, que vous avez juré sur l'honneur.

Le prince avait ouvert la porte de la chambre avec précaution. Au moment de la fermer, il posa un doigt sur ses lèvres comme pour recommander une dernière fois le silence à Adrien, et disparut.

Celui-ci, qui l'avait accompagné, écouta le bruit de ses pas qui se perdaient dans le corridor, puis, quand il se fut assuré que l'étranger s'était éloigné sans accident, il revint précipitamment dans sa chambre.

Il s'empara vivement du fusil, qu'il avait déposé dans l'angle de la cheminée, et se prit à l'examiner plus attentivement qu'il ne l'avait fait encore.

—Mais qu'est-ce qu'il a donc ce fusil ? se demandait-il.

Il eut beau le regarder, en démonter les canons, en faire jouer le batteries, fouiller de l'œil les délicatesses de la gravure, il n'y découvrit rien de plus que dans les armes de prix ordinaires.

Au bout de dix minutes, il renonça à ses stériles investigations.

—Et dire pourtant, s'écria-t-il, qu'un fusil comme celui-là suffirait à faire une révolution !

En effet, c'était au moyen de cette arme, que le hasard avait mis entre ses mains, qu'il avait surpris le secret des relations entre le comte et Lucie Dorval ; c'était par le même moyen qu'il avait bouleversé, au point de lui faire presque perdre connaissance, un homme dont on avait maintes fois vanté le calme et l'impassibilité.

Car Adrien ne s'était pas laissé prendre à ce prétexte grossier d'indisposition subite que le rajah avait invoqué.

Evidemment, le malaise qui s'était emparé de l'Indien n'avait pas d'autre raison que la vue de ce fusil d'abord, et ensuite les détails qu'il avait reçus de l'artiste sur la famille Dorval.

Adrien ne savait que penser. Les soupçons qui lui étaient venus sur l'origine du prince se représentèrent à son esprit, et lui firent croire que le nabab, qui parlait si bien le français, n'était pas si étranger à la France qu'il voulait bien le dire.

Bien plus, si Mme Dorval n'eût pas été veuve, Adrien se serait persuadé que le prince Cachemire n'était autre que M. Dorval, et que le fusil qu'il lui avait montré lui avait appartenu.

Dans tous ces cas, il n'était pas douteux pour l'artiste que le nabab eût déjà vu ce fusil, et l'eût vu assez longtemps pour pouvoir le reconnaître d'un coup d'œil, ainsi qu'il l'avait fait tout à l'heure.

En somme, Adrien ne regrettait pas trop sa campagne.

D'abord il connaissait le nom de celle qu'il aimait.

Ensuite les relations du comte avec Lucie, la naissance d'un enfant mettaient entre ses mains une arme redoutable pour combattre son hypocrisie rival en cas de besoin.

Enfin, il voyait avec plaisir que sa pitié l'avait bien servi en s'intéressant au sort de la famille Dorval.

Mais à présent qu'il était seul dans sa chambre close, il regrettait presque d'avoir suivi les conseils de Gustave.

S'il était resté à Paris, non seulement il aurait goûté l'ineffable bonheur de voir celle qu'il aimait, mais encore il ne se serait pas fait un ennemi. Ceci l'inquiétait peu ; mais il était arrivé à se dire que sa fuite était une lâcheté et non pas un moyen d'oublier Hélène ; qu'il y aurait eu plus de courage à rester à Paris, à affronter le feu de ses regards qu'à venir s'enfouir stérilement dans ce château, dont l'atmosphère pesait à sa poitrine comme un manteau de plomb.

C'est qu'il sentait bien que l'absence n'effacerait pas la douce image qui se représentait sans cesse à sa pensée !...

Il s'endormit, rêvant à ce bonheur de la voir qu'il avait volontairement repoussé.

Il dormit si bien que, le lendemain, quand il s'éveilla et sonna le domestique placé sous ses ordres, tout le monde était parti pour la chasse.

Adrien, confus, s'habilla à la hâte et descendit tout habillé dans le parc.

Il était fort embarrassé et ne savait de quel côté se diriger, quand il aperçut le prince Cachemire, accompagné de son intendant.

Le prince paraissait attendre le lever de l'artiste, car il était prêt depuis longtemps. Il vint au devant de lui avec autant d'aisance que s'il ne se fût rien passé la veille entre eux.

Adrien ne put s'empêcher de s'en étonner un peu. L'Indien semblait allègre et dispos. Toute trace de tristesse, d'inquiétude, de malaise, avait disparu.

—Ah ! vous voilà, dit-il de son air le plus bienveillant. J'en suis enchanté, je suis un peu en retard moi-même, et je serais heureux de rejoindre la chasse en votre compagnie.

—Vous connaissez donc le pays ? demanda l'artiste.

—Non, mais la voix des chiens nous guidera, répondit le nabab. D'ailleurs Berger, que je vous présente, est déjà venu par ici : il nous indiquera le chemin au besoin.

Adrien jeta les yeux sur l'individu que le prince venait de désigner et aperçut une manière d'Hercule, très brun, très vigoureux d'aspect, qui portait un fusil sur chacune de ses épaules.

Son maître lui jeta à la dérobée un regard d'intelligence. Berger s'inclina et prit les devants,

Le prince et Adrien le suivirent et quittèrent le château.

Il faisait un temps admirable. Durcie par la gelée, la terre criait sous les pieds. Le soleil commençait à surgir de la brume du matin et éclairait de ses pâles rayons le paysage silencieux.

Sur la hauteur que gravissaient silencieusement les chasseurs, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les arbres dépouillés d'une forêt alignaient leur masse sombre.

Ils arrivèrent ainsi devant un petit bois dans lequel ils s'engagèrent et qu'ils traversèrent en suivant un étroit sentier.

A peine en étaient-ils sortis que, à deux cents mètres environ, ils distinguèrent un mur, des arbres et une magnifique maison d'habitation, dont la grille d'entrée se trouvait précisément en face d'eux.

—Mais notre guide se trompe, fit observer Adrien. Ce n'est pas de ce côté-là que nos amis ont dû se diriger.

—Qu'importe ? dit le nabab, nous les retrouverons toujours. Pourquoi ne visiterions nous pas cette propriété, puisque nous y sommes ? Elle paraît en valoir la peine.

—Si vous y tenez, répondit l'artiste avec indifférence, je n'y vois pas d'inconvénient.

En effet, sur un signe de son maître, Berger marcha droit vers la grille et sonna.

Un homme vêtu d'un costume de toile recouvert d'un énorme tablier bleu, et âgé d'une cinquantaine d'années, se présenta.

—Que désirent ces messieurs ? demanda-t-il.